

Minuit : l'heure du mystère, celui du temps, celui de la fuite. Nuit à l'intérieur de la nuit, silence à l'intérieur du silence : l'Ange exterminateur choisit sa proie et annonce le deuil.

Minuit : la sortie d'Egypte, la défaite du pharaon, le jaillissement des flammes dans le Temple. La femme qui se lamente, l'homme qui l'accueille, et tous deux croient en ce qu'ils voient et ne voient pas, et tous deux font de leur union un sanctuaire invisible.

C'est à minuit que le prophète s'ouvre à la voix, le survivant à ses fantômes. Le roi qui abdique, le messager qu'on rappelle : tout est vanité, le règne s'émiette ; le destin se nomme suspens.

C'est à minuit que l'éternel est cerné par l'instant, le désir limité par les sens. Minuit : le commencement du commencement, la fin d'une fin. La journée d'hier, celle de demain : tu es lien et aboutissement. L'acte ébauché et sa version accomplie : tu es juge et victime ; tu es conscience.

Ouvre les yeux, tais-toi. Reste où tu es, comme tu es, tapi dans le noir, et ne bouge pas, ne cours pas après les images : il t'appartient de les faire tiennes sans courir, sans appeler.

Tendu jusqu'à la douleur, tu briseras la douleur. Ecoute et accepte, c'est tout, écoute et accepte. Ouvre yeux et oreilles, ouvre-toi à la nuit qui est en toi, qui est toi, c'est tout. Minuit, c'est cela, rien d'autre, pour personne d'autre : toutes les images réunies en une seule, tous les mots réunis en un soupir. Tous les visages éclairés par la même lueur, présentés dans le même relief, tous les visages devenant le même visage.

Minuit, dans l'abri, entre deux brasiers. Tais-toi et écoute. L'ennemi vient, il est là : le son de minuit, c'est lui.

Malgré la peur, en dépit de l'inconnu, ne te refuse pas : ne sois pas refus. C'est l'heure où l'être rejoint les êtres, où l'absence acquiert le poids de la présence et inversement. Tâche donc d'être présent.

L'ennemi vient, il est là, il cherche la cible et te cherche. C'est toi la cible et tu n'es l'ennemi de personne.

Ecoute et attends, écoute et tâche de te souvenir. Minuit : l'heure de séparation, l'heure où l'heure se fait appel. Ecoute et reçois. Ouvre-toi pour recevoir. Si c'est une arme que tu reçois, sois l'arc tendu mais ne tire pas. Le juste est sans force, la victime sans réponse. L'homme qui espère et la femme qui s'accroche à son espoir ne croient plus au partage. Minuit : plus d'espoir. Et après ? Il s'agit de survivre.

Puis ce fut l'assaut.

Brusque comme un tremblement de terre. Foudroyant comme l'ouragan.

Déclenché avant l'aube du vendredi, précédé d'un long cri de chevaux et d'humains que l'attente prolongée avait rendus sauvages. On pouvait l'entendre, libéré et langoureux, d'un bout du monde à l'autre. Déferlant de la montagne, chevaliers vengeurs et défenseurs de la foi, heureux et inexorables, ils galopèrent vers le quartier juif comme pour y surprendre une armée hostile et l'anéantir. Sous leurs pas et dans leur sillage le sol se déchiquetait avec fracas. Course rythmée, aimantée par une haine primitive et entière de possédés. Aspirant la nuit pour l'exhaler épaisse et meurtrière, ils partaient à l'attaque, sûrs d'affranchir les puissances démoniaques bridées par la civilisation et ses lois. Renversant les remparts, écrasant tout ce qui respirait, cavaliers et bêtes annonçaient l'éclatement et la fin du monde.

Au même moment, dans les champs et les vallées et les hameaux, pillards et détrousseurs de cadavres se mettaient en marche. Munis de fourches, de faux, de haches et de marteaux, ils progressaient de tous les côtés, formant un énorme éventail, enveloppant le quartier condamné et le coupant du monde extérieur. Pour s'éclairer, les meneurs avaient préparé des torches.

Combien étaient-ils ? Je ne saurais le préciser. J'étais trop jeune et trop effrayé pour penser à évaluer leur nombre. Des centaines, des milliers. Des masses. Soudées. On n'en voyait pas la fin.

Assaut continu, lancinant. Ils arrivaient de partout, en vagues successives, désordonnées, sans cesse renouvelées et renforcées, convergeant sur nous pour nous étouffer.

Tous les guetteurs de Shaike donnèrent l'alerte presque simultanément. Trop tard. Déjà l'ennemi avait percé.

Frappé, secoué par une série de chocs d'une violence assourdissante, le quartier se désintégrait. Les premières rues

étaient à peine investies, que déjà on voyait des maisons sac-cagées, des taudis effondrés. Les anciennes images de pogrome avaient resurgi : portes enfoncées, édredons troués, vaisselles cassées. Un chat écrasé, un coq piétiné. Au ricane-ment de l'assaillant se mêlaient les sanglots et les râles des suppliciés. Sabres au vent, cravache au poing, balayant les barricades, les envahisseurs semaient la terreur en hurlant, en riant. Certains tuaient et repartaient, d'autres prenaient leur temps, se divertissaient à fouetter les enfants devant leurs parents, à outrager la femme devant son mari, en hurlant, en riant.

Un bruit affolant, inhumain, montait des profondeurs de la terre ; on eût dit le grondement, le rugissement d'une meute de monstres, rescapés du déluge, venus venger et effacer une honte ancienne, une faute divine.

Gémissements de terreur et de douleur, cris de haine et de triomphe, plaintes des blessés et soupirs des agonisants, clameurs des tueurs et murmures des victimes : êtres et objets, sevrés de vie réelle, s'unissaient et se heurtaient dans le vacarme torrentiel, infernal, dont le volume croissait et enflait, s'étendant de bâtisse en taudis, de maison en maison, de grenier en grenier, augmentant et se multipliant de minute en minute comme pour inonder, submerger le monde entier.

Armés de massues, de matraques, de couteaux de cuisine et de sept pistolets, les groupes juifs d'autodéfense attendaient, attendaient un moment propice pour intervenir. Surpris par la rapidité et l'ampleur de l'attaque, Shaike s'était prononcé contre une riposte immédiate :

— On ne combat pas la foudre, dit-il à ses camarades. Impossible de défendre chaque immeuble, chaque cour. Mieux vaut rester ensemble, former une seule unité. Attaquer l'ennemi dans le dos. Quand ? N'importe quand. Où ? N'importe où, partout où c'est possible.

Attendre, attendre.

L'ennemi, le combat, la mort.

— Ne perdez pas patience, dit Shaike. Pour une fois notre attente aura un sens.

Stephane Braun et sa femme, allongés côte à côte, sentirent les secousses du pogrome mais ne les commentèrent point. L'avocat ne pouvait pas deviner que son vieux père, le plus vieux des vieux Juifs, gisait sur le sol dans une mare de sang et que son fils, Toli, blessé à la tête, se demandait si, selon la coutume, un petit-fils pouvait dire le Kaddish pour son grand-père.

Derrière la porte barricadée, Davidov et ses fils guettaient le premier assaillant. Ils l'assommèrent. Le second aussi. Et le troisième. Avant de succomber au nombre. La horde partie, les femmes remontèrent de la cave et se jetèrent sur les hommes pour les raviver. Le père, hébété, revenait à lui. A ses pieds, ses deux fils. Egorgés.

A l'asile, les mendiants, accroupis, s'étaient bouché les oreilles. Les uns songeaient : c'est notre faute on a eu tort d'avoir peur. Et d'autres : qu'ils s'amènent donc, nous rirons un bon coup ; qu'ils essaient donc de nous voler notre misère. Avrom-le-sage souriait à Yiddel qui se souriait à soi-même. Kaizer-le-muet, redevenu muet, pleurait en silence. Leizer-le-gros avait faim mais n'osait l'admettre. Le fossoyeur pensait au travail qui l'attendait.

Leah ne pleurait plus. Avant tout le monde, avant les guetteurs, elle avait entendu les bruits de l'ennemi en marche et en avait saisi la signification. L'instant d'après, un châle jeté sur sa robe en coton, elle courait déjà dans la direction de la gendarmerie, se heurtait à la masse mouvante des premiers cavaliers. Les vit-elle venir ? Voulut-elle les arrêter ? Le temps d'un cri, d'un avertissement, et Leah n'était plus qu'un cadavre défiguré : l'ennemi glorieux avait remporté sa première victoire.

Dans son cabinet, le Rabbi, debout devant les étagères, posa sa main sur un ouvrage ancien et songea : Tiens, je l'ai enfin trouvé. Et puis : Je l'ai trouvé trop tard ; que la Loi s'accomplisse sans moi.

— Rivka, dit mon père. Tu as été une mère pour lui. Donne-lui ta bénédiction.

Le fils, la gorge nouée, se laissa bénir.

— Soyons prêts, dit le greffier attitré de la sainte communauté de Kolvillàg. Soyons prêts, répéta-t-il sans expliquer.

Berish-le-bedeau sauta à bas du lit, se précipita vers l'armoire. Il ouvrit un tiroir et s'empara d'un couteau :

— S'ils arrivent, dit-il à sa fille. Tu entends, Hanna ? S'ils arrivent...

Adam-le-fossoyeur se tourna vers ses amis :

— Je vais avoir besoin d'aide. Vous m'aidez.

— Qui écrira la fin ? demandai-je à mon père.

— La fin ne sera pas écrite, répondit-il avec une tristesse que je ne lui connaissais pas.

Rassis dans son fauteuil, le Rabbi se prit la tête entre les mains :

— Moi, arrière-petit-fils du grand Maguid de Premishlan, je dis et proclame que je ne comprends pas, que je ne comprends plus.

Enfoncée avec fracas, la porte de la grande synagogue. Terrassé, le bedeau ; fendu, son crâne.

Le greffier tendit le Livre à son fils :

— Tu te rappelleras ?

— Oui, père.

— Tu sauras quoi dire, quoi taire ?

— Non, père.

— Si, tu sauras.

Etait-ce un ordre, un vœu ? Ensemble nous serrâmes le gros cahier relié ; nous n'avions jamais été si proches l'un de l'autre.

Rivka, prête à défaillir, se lamentait doucement :

— Tu lui donnes le Livre ? Est-ce donc la fin ?

— Simple précaution, dit père pour la rassurer. On ne sait jamais.

Faux. Il savait. Mon père savait que nous n'allions plus nous revoir. Il savait que je m'en allais pour de bon, qu'il n'écrirait plus dans le Livre. Le savais-je, moi ? Des murs et des mots allaient nous séparer. Je ne pouvais que l'accompagner dans la cour et lui obéir. Et le regarder. De loin. Lui et Rivka. Lui et les autres. De loin.

La meute avait atteint la maison d'en face, investi le taudis du cordonnier bossu, Anshel. Le scribe habitait derrière nous, seul. Les rouleaux sacrés, sacrifiés, gisaient sur le sol, souillés, macérés, près de reb Hersh qui, les yeux ouverts, semblait les scruter, les vérifier, arrêté à un certain mot et on ne saura jamais lequel.

Et à l'auberge, un Juif inconnu. Le goulot d'une bouteille dans sa bouche, pendu par ses pieds. A côté, Sender l'aubergiste et sa jeune épouse. Cloués au mur.

— Maintenant, Hanna ! cria Berish-le-bedeau. Maintenant, fille ! Prends le couteau, prends-le donc, j'ai promis à ta mère que...

Trois nobles envahisseurs s'emparèrent du couteau et s'en servirent pour lui couper la barbe. Tandis qu'ils s'amusaient avec lui, deux paysans se chargèrent de Hanna. Père et fille se regardèrent et eurent la chance de perdre connaissance au même moment.

Le préfet, lucide comme il ne l'avait jamais été, découvrit en lui une colère inconnue : celle de l'impuissance. Aux premiers éclats du pogrome, il se précipita à la gendarmerie. La salle de garde : vide. Les dortoirs : vides. Le bureau, les étables, le réfectoire, les guérites : vides. Comme prévu, les gendarmes participaient au pillage, au massacre, encouragés et dirigés par le sergent Pavel en personne. Les abattre, se dit le préfet, j'ai envie de les abattre tous. Plus tard, ils ne perdraient rien à attendre. Pour le moment il avait à s'occuper de tâches plus urgentes. Lesquelles ? Il s'efforça de réfléchir posément : où serait-il le plus utile ? Il pensa à son ami Davidov, mais se souvint de Moshe : le moins protégé, le plus exposé de tous. Prétexte du pogrome, il était le premier visé. Était-il encore en vie ? se demanda le préfet en descendant à la cave. Un miracle, enfin ! Moshe ! Vivant ! Surexcitée, surchauffée, la horde l'avait oublié !

— Dieu merci, s'exclama le préfet. Je te protégerai.

— Trop tard, dit Moshe.

— Je te sauverai, cria le préfet. Je te sauverai malgré eux et malgré toi ! Et quiconque essaie de m'en empêcher, gare à lui !

Moshe lui sourit, regarda la lucarne :

— Trop tard, dit-il de sa voix redevenue sonore, profonde. On a lâché les loups, trop tard pour les ramener, trop tard pour les reprendre. Ils vont dévorer leur proie et en réclameront davantage. Vous aviez raison, ami. Vous connaissez mieux que moi les bêtes sauvages. Les loups humains sont insatiables : la mort seule les assouvira. Vous aviez raison, vous.

— Merci pour le compliment, Moshe, mais ce n'est pas le moment !

— Si. Nous n'avons que ce moment. La nuit leur appartient, elle est celle du châtiment, celle de la bêtise suprême, ultime ; ils se tuent en tuant, ils creusent leurs propres tombes en nous massacrant, ils anéantissent le monde en démolissant nos demeures. Pauvre humanité, elle périt par la bêtise !

Cependant l'orgie sanglante continuait, inlassable. Une femme, sur le point d'être violée, s'arracha les yeux de ses deux mains ; elle n'en fut pas épargnée pour autant. Ses trois enfants en bas âge virent l'outrage sans comprendre. Ailleurs un vieillard barbu au port majestueux fut mis en croix à l'aide de poignards. Plus loin, une bande s'amusait avec le Rabbi qui résistait à leurs efforts pour lui faire embrasser une icône. Ils lui tranchèrent la tête.

En moins d'une heure le quartier juif fut mis à sac. Cadavres jonchant le sol, mourants appelant la mort. Demeures béantes, d'autres cadavres entremêlés. Magasins, boutiques, appartements : les pillers s'en donnaient à cœur joie. On s'arrachait tissus et sacs de farine, bijoux de Shabbat et caftans, chandeliers et assiettes. On cassait ce qu'on ne pouvait emporter. Le vin coulait à flots.

C'est alors, tandis que les brigands paraient avec leur butin, que Shaike et ses troupes de combat effectuèrent leur première opération.

Le lieu choisi : près de l'asile encore intact. Le grand magasin d'alimentation de la famille Poresh se trouvait juste en face. Les envahisseurs y faisaient des ravages. Dans leur hâte, ils avaient négligé l'asile. Shaike et ses amis s'y étaient

installés aussitôt. Sous les yeux étonnés des mendiants, les groupes de jeunes se préparaient au combat.

Shaike posta trois hommes à la sortie du magasin : embuscade idéale pour cueillir les pillards. Les bras chargés, ceux-ci furent vite maîtrisés, désarmés et emmenés à l'asile : les premiers otages. On refit le même coup avec le même résultat. Bientôt le nombre d'otages s'élevait à seize, puis à vingt-six. Mais alors, à la prochaine interception, les choses tournèrent mal. Deux voyous, surgis au mauvais moment, réussirent à prendre la fuite et à ameuter la populace : « Au secours, au secours ! Les Juifs se battent, les Juifs nous tuent ! » Des rues voisines, la vague dévia aussitôt de sa course, convergeant vers le magasin d'alimentation et les immeubles adjacents.

Shaike ne perdit pas une seconde. Quelques ordres brefs et un nouveau plan fut mis en action : d'abord il fit évacuer l'asile, transférant les mendiants à la Yeshiva, accessible par la cour. Ne restèrent sur place que les vingt-six otages, les portes fermées à clé du dehors. Pour préparer leur prochain coup, les combattants se regroupèrent dans la salle d'école familière, un peu à l'écart du centre commercial.

Cependant la meute assemblée devant l'asile, n'osait s'approcher de trop près. Un seul campagnard, d'allure militaire, torche à la main, avança et aboya ses menaces :

— Hé, les Juifs sortez ! Les mains en l'air ! Sinon vous brûlerez vifs !

— Oui, oui ! Vifs ! renchérit la foule. Bien fait, ce sera bien fait !

— Ils sortiront, tu verras, petit, dit Pavel à son fouet bien-aimé. Les Juifs sont tous des lâches, ils sortiront.

Là-dessus on entendit les otages qui vociféraient :

— Faites pas ça ! Pas ça !

— Oui, oui ! hurla la foule.

— Vifs, vous brûlerez vifs, insista Pavel dessinant un cercle avec sa torche.

— Bien fait, hurlait la foule excitée par la perspective d'un spectacle nouveau et combien ancien.

— Pas ça, criaient les otages. Faites pas ça à des chrétiens ! Nous sommes chrétiens comme vous ! Vos copains, vos

frères en Christ ! Pas juifs ! Des Juifs, il n'y en a pas ici, pas un seul !

La foule ne se laissait pas décourager. Les Juifs n'allaient pas la priver du divertissement promis ! Des protestations fusaient de tous les côtés :

— Ils mentent !

— Nous prennent pour des idiots !

— Ou des enfants de chœur !

— Vifs, brûlez-les vifs !

— Non, non, hurlaient les otages, affolés. Nous sommes chrétiens ! Comme vous !

Ensemble et séparément ils juraient, juraient sur la tête de leurs mères vivantes ou défuntes, de leurs épouses adorées ou exécrées, de leurs divinités.

— Mensonges et blasphèmes, déclara Pavel. C'est une bâtisse juive. Un asile. Qu'est-ce que des chrétiens iraient chercher dans un asile ? Ne me dites pas que vous comptiez en rapporter des trésors !

La foule, intéressée, passionnée, se tordait de rire :

— Bravo, Pavel ! Quelle intelligence, Pavel ! Tu leur en as bouché un coin ! Tu vas monter en grade, Pavel ! Tu finiras capitaine ! Bravo, Pavel !

Le héros du peuple, Pavel. Dommage qu'il n'ait pas mis l'uniforme. La prochaine fois, promet-il à son fouet.

— Eh bien ! fit-il. Vous n'avez pas encore répondu ! Qu'êtes-vous allés chercher dans un asile de pauvres ?

— Des otages, nous sommes des otages.

— Belle trouvaille, dit Pavel. Rusés, les Juifs. Ils ne perdent pas le nord.

— La vérité, c'est la vérité ! On le jure !

— Des otages, s'enquit Pavel, des otages entre les mains de qui ?

— Des Juifs, parbleu !

— Mais vous disiez qu'il n'y avait plus de Juifs là-dedans ? Mauvaise trouvaille, cherchez autre chose.

Il y eut un silence chez les otages. Un moment s'écoula et ils revinrent à la charge :

— Nos voix ! Vous ne reconnaissez pas nos voix ?

Pavel consulta ses complices ; personne ne les connaissait.

Alors les otages crièrent leurs noms : Yonel, Yonel de Bati-za... Simora, Simora Frescu... Laczani Pali... Ivan, Ivannn...

Ils étaient affolés pour de bon, les otages. Des forcenés qui hurlaient :

— J'habite près de la forêt...

— La première maison...

— Au bord du ruisseau, moi, au bord...

— Le cabanon jaune... Le champ de maïs...

— Petricia, ma femme ! Au secours, ma colombe !

La meute, abrutie de violence, refusa de croire. Son besoin de tuer, d'avilir l'humain en l'homme, de l'offrir en pâture aux bêtes de la nuit n'était pas encore assouvi. Ivre de puissance, de cruauté, elle réclamait davantage de sang, de triomphes, de victimes.

Les Juifs étant pour la plupart morts, moribonds ou terrés dans les abris dont la découverte exigeait des heures de recherches, la meute n'hésita point à s'en prendre aux siens :

— Ils sont juifs, juifs !

— Qu'on en finisse !

— Quelle perte de temps !

— Un dernier avertissement, promet Pavel à son fouet. Et ensuite...

— Crétins ! criaient les otages.

— Pour la dernière fois, dit Pavel brandissant la torche. Sortez ou vous brûlez vifs !

— Imbéciles, assassins ! On ne peut pas sortir ! On voudrait bien !

Des paysans finirent par reconnaître deux voix :

— Yonel et Ivan...

— Mais non...

— Si. On trinque ensemble... Chrétiens comme moi et vous....

Des citadins, agacés par ces trouble-fêtes, les traitèrent de soûlards, de vendus. De traîtres. De Juifs. La discussion dégénéra en disputes, en querelle. Les rancunes et haines ancestrales entre clans, tribus et familles remontaient à la surface. On en vint aux mains. En pleine bagarre, quelqu'un s'empara

de la torche que Pavel tenait distraitement et la lança sur le toit de l'asile qui prit feu aussitôt. Ses adversaires se vengèrent sur le magasin d'alimentation. Soudain un brasier rouge, jaillissant des entrailles de la terre et de la nuit, s'élança vers le ciel. Les flammes, irrésistibles, balayaient les espaces. Caisses d'allumettes, vases d'huile, tonneaux de pétrole et d'alcool nourrirent la fournaise. Le feu bondissait avec une rapidité fulgurante. Et la bagarre continuait comme avant ; les rivaux se battaient alors que le cercle étouffant autour d'eux se resserrait. Dans la rue voisine on sonnait le tocsin. Sept foyers d'incendie répandaient une chaleur insoutenable. Souverain, invincible, le feu investissait les alentours, avalait immeuble après immeuble, rue après rue, courant allumer le soleil et l'horizon.

Par son intensité, le feu assumait un rôle divin ; gigantesque, imprévisible, sa seule vue rendait fou. La ville basculait dans l'irréel. Marchands et commis, ouvriers et patrons, filles et garçons, tous entremêlés, jeunes et vieux, tueurs et tués, bourreaux et victimes, à la fois aveuglés et illuminés, fuyaient dans tous les sens, emportés par le carrousel de flammes. Expulsés du temps et de la nature, ils semblaient voltiger entre ciel et terre, entre deux brasiers qui se les disputaient. Certains riaient aux éclats, d'autres s'embrassaient, d'autres encore s'injuriaient en hurlant d'épouvante et aussi en riant de terreur. Une femme jeta son nourrisson dans les flammes avec un regard plein de douceur. Une autre, attendrie, lui chanta une berceuse. Shifra-la-pleureuse courut au cimetière rejoindre son mari dans la mort, dans la tombe. Elle y rencontra Adam-le-fossoyeur qui lui demanda de l'aider : « Tous mes amis sont morts, qui les enterrera ? Et qui nous enterrera, nous ? Dieu peut-être ? Dieu sera-t-il fossoyeur ? » Le palefrenier Dogor empoigna sa femme et exécuta avec elle une danse frénétique et sauvage. Le pope et l'évêque, sous un firmament d'icônes, en désaccord total sur tout le reste, décidèrent que c'était le moment de discuter orthodoxie et hérésie. C'est ta faute, criait l'avocat. Sale Juif, ripostait sa femme. Vas-y, dit le greffier attitré de la sainte communauté juive de Kolvillàg, vas-y, fils, c'est le moment. Il n'expliqua

pas mais je compris : c'était le moment ou jamais de sortir, de rompre le cercle, de glisser dehors, c'était le moment ou jamais de choisir la vie. Il me poussa avec force et je dus obéir. Serrant le gros cahier relié contre moi, je quittai mon père, je quittai Rivka qui me tenait lieu de mère, je les quittai à reculons pour les voir le plus longtemps possible, je continuais à les voir, et maintenant en te parlant, je les vois encore.

Cependant, saisis de démence, les tueurs s'entretuaient sans raison, à coups d'épée, de hache, de massue. Frères et parents se mordaient, amis et complices s'étranglaient. Peu résistaient, nul ne protestait. Un danseur, étonnant de vigueur, sauta en l'air et retomba décapité. Une jeune fille peignait ses nattes défaites ; un étranger lui transperça la poitrine.

Tout en reculant j'éprouvais un sentiment double d'odieux et de sublime avec une arrière-pensée de fraude et de duperie. Fuir, oui. Fuir ce panorama à la mesure des dieux cruels et grotesques, fuir et arrêter ce manège avant que je ne sois entraîné dans le tourbillon vertigineux, me faire violence, oui, me faire violence et sauver le Livre : ce sera lui qui me sauvera.

Mais personne ne sauva les Juifs de Kolvillàg pas plus que leurs assassins. Quand règne la mort, nul n'est épargné. Quand les dieux vengeurs sont des loups humains, les humains n'ont aucun espoir.

Je reculais, les yeux écarquillés, et j'emportais les dernières images de cette ville et de cette nuit. Moshe, devant la gendarmerie, hoche la tête comme acquiesçant : trop tard, trop tard. Le préfet s'égosille : Mais je veux te sauver, je le veux ! Malgré toi ! Plus loin, la boucherie continue et la farce aussi. Et tout à coup, au cœur de la mêlée, je crois apercevoir Yancsi, ce nigaud de Yancsi que le destin avait choisi comme instrument. Le sergent l'attrape et le serre dans ses bras : Tu es mon fouet, viens que je t'embrasse, petit. Moshe brise son masque et enfin s'esclaffe. Shifra-la-pleureuse a cessé de pleurer, Kaizer-le-muet aussi. Et tous ont cessé de vivre. Adam-le-fossoyeur récite le Kaddish pour les morts, les vivants et lui-

même. Ahuris, abrutis, fous de terreur, chevaux et chiens se pourchassent dans une course à mort, couvrant les pleurs, les ricanements et les lamentations des humains. Le sol se fend en mille endroits et les maisons s'effondrent. Tableau rougeoyant dans un miroir fracassé. Je recule serrant le Livre sur mon cœur ; plus je recule et mieux je me souviens, et plus je sais ce qu'il contient.

Cernée par les flammes, la ville entière brûlait. Les taudis et les boutiques, les parchemins et les écoliers morts. C'est fini, grand-père ? demandait Toli. Je l'espère, dit le père de l'avocat. Qui dira le Kaddish ? *Yitgadal veyitkadhash shmé raba*, récitait Adam-le-fossoyeur creusant sa tombe. J'aurais dû l'expédier chez son oncle Peretz, dit Davidov portant sa fille Tamar sur les épaules, ne sachant où aller ni quoi faire. Tu vivras malgré toi, insistait le préfet. C'est fini, dit Moshe, tu veux rire ? non ? moi je veux pleurer, j'ai oublié comment. C'est ma faute mais j'avais faim, dit Leizer-le-gros. La ville, en se consumant, racontait une histoire éternelle pour la dernière fois et il n'y avait personne pour écouter. Yiddel a cessé de sourire, Avrom de réfléchir. Contre qui nous battons-nous à présent ? demandait-on à Shaike. Mais il était déjà mort. Le Livre, dit mon père. Le *Hérem*, dit Moshe. La mémoire, insista mon père, tout est dans la mémoire. Le silence, le corrigea Moshe, tout est dans le silence. Je reculais, je reculais mais la distance demeurerait inchangée. La proie de la mort, le prix de la vie : Kolvillàg brûlait et je la regardais brûler. Les maisons d'étude, les arbres et les murs : fouettés par le feu. Les pavés, dispersés. Le quartier juif et celui des riches, les églises et les écoles, les magasins et les dépôts. Des flammes jaunes et rouges, des flammes oranges aussi, s'en échappaient pour y retourner aussitôt. L'asile et l'hospice, l'auberge et la synagogue se rejoignaient à travers un pont incendié. Le cimetière brûlait, la gendarmerie brûlait, les berceaux brûlaient, les bibliothèques brûlaient. Cette nuit-là l'œuvre de l'homme se soumettait au pouvoir et au jugement du feu. Et soudain je compris avec toutes les fibres de mon être pourquoi je frémis-sais à cette vision d'épouvante : je venais d'entrevoir l'avenir.

Le Rav et ses assassins, le sanctuaire et ses profanateurs, les mendiants et leurs histoires, je tremblais en les quittant, je les quittais en reculant. Je les ai vus de loin, puis j'ai cessé de les voir. Le feu seul vivait encore dans ce qui fut une ville, la mienne. Calcinées, les demeures ; carbonisés, les cadavres. Dissipés, les rêves et les prières et les chants. Toute histoire a une fin comme toute fin a une histoire. Pourtant, pourtant... Dans le cas de cette cité réduite en cendres, les deux histoires se confondent en une seule et elle demeurera secrète : telle avait été la volonté de mon ami fou nommé Moshe, dernier prophète et premier messie d'une humanité qui n'est plus.

— *L'aube se lève, tu dois partir, dit le vieillard.*

Je dus me secouer. Je revenais de loin. Les bruits de la ville me faisaient mal. Marcher, mourir, survivre. Ce ciel qui blanchissait. Cette douleur diffuse que je n'arrivais pas à situer, à nommer. Ce sentiment d'arrachement. Je fermai les yeux. Demain, pensai-je. Demain se nomme Azriel.

— *Vous regrettez ? lui demandai-je. Vous regrettez d'avoir parlé ?*

— *Non. Et toi ?*

Je souris :

— *Pourquoi le regretterais-je ?*

— *Parce que maintenant, ayant reçu cette histoire, tu n'as plus le droit de mourir.*

Je ne dis rien. Une pensée subite me glaça : si moi je n'avais plus le droit de mourir, lui n'était plus obligé de vivre !

Soudain, je ne sais pourquoi, j'eus envie de lui demander de ne pas me renvoyer. Je n'osais pas. Je redoutais son refus autant que son consentement. A la place, je formulai une question qui, depuis un moment déjà, se pressait sur mes lèvres :

— *Qui est Moshe ?*

Il suivait du regard la nuit qui se réfugiait derrière l'horizon. Un moment je pensai que, mécontent, il ne répondrait pas. Mais il me surprit :

— *Toi. Moi. Et, d'un air mi-moqueur : toi quand tu ouvres tes yeux, moi quand je les ferme.*

D'un geste, il m'intima l'ordre de m'en aller. Je n'obéis pas tout de suite. Ce ciel qui s'allumait. Ces rues qui s'animaient.

*Cette ville qui renaissait à la vie. Ce mal nouveau qui m'habitait,
contre quoi l'avais-je échangé ?*

— Tu dois, dit Azriel.

*Je devais quoi ? Partir ? Vivre ? Recommencer ? Je me levai.
Nous nous séparâmes sans nous serrer la main.*

*Puis le jeune homme rentra bêtement chez lui et le vieillard
aussi. Ce qui explique sans doute pourquoi ils ne se revirent plus :
Azriel était retourné mourir à ma place à Kolvillàg.*